

ITHAQUE

Ecrire en noir et blanc

exposition collective



Du 15 octobre 2020 au 31 mars 2021

5 rue des Haudriettes
Paris 3^e
Entrée libre

L'exposition

Pour son exposition inaugurale, Ithaque a choisi d'exposer des figures majeures de la photographie d'hier et d'aujourd'hui. Des **œuvres originales**, réunies notamment grâce au prêt d'une collection privée, qui forment ensemble une ode à la photographie en **noir et blanc**.

BILL BRANDT, *Children in Sheffield*, 1937



© Collection privée

Né en 1904, ce photographe britannique d'origine allemande commence sa carrière à Paris en 1929 en tant qu'élève de l'artiste surréaliste Man Ray. Au cours des cinquante années que constituent son œuvre, Bill Brandt explore les grands genres de la photographie en passant du reportage au portrait, du nu au paysage. Il oscillera sans cesse entre une approche poétique et un travail documentaire qu'il mènera en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre. Cette photographie est un exemple remarquable de cette période moins connue de sa carrière.

© Collection privée



RALPH GIBSON, *Priest*, 1975

Cette photographie datant de 1975 fait partie d'un triptyque issu de la série "Quadrants". Les années 1970 marquent un tournant dans la carrière du photographe américain né en 1939. Alors qu'il entre dans la trentaine, le photographe entame une recherche visuelle autour de la notion de narration et d'interprétation. Dans cette fameuse série, il n'est question que de gros plans et de compositions extrêmement graphiques où les images, associées les unes aux autres, forment un discours surréaliste, anticonformiste à la limite de l'irrévérence. Cette photographie de prêtre est associée dans le triptyque original à une veste de smocking et à cette coiffure masculine typique des années 50, la Ducktail, préférée des séducteurs. Une délicieuse insolence.



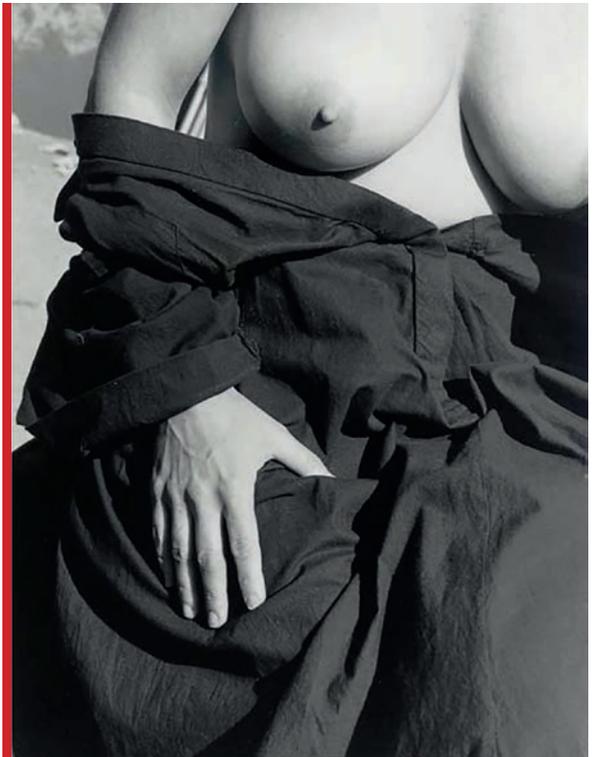
© Collection privée

EDOUARD BOUBAT, *Portrait de Lella*, 1947

Ce portrait de Lella pris en 1947 constitue probablement l'image la plus célèbre du photographe français, né en 1923. Dès la fin de la guerre, Edouard Boubat se consacre à la photographie inspiré par la beauté de Lella, son premier amour, et porté par le vent de légèreté qui souffle depuis la Libération. Cette photographie, témoignage d'une idylle de jeunesse, inaugure une oeuvre toute entière destinée à la célébration de la vie et du bonheur et qui fera de lui une figure emblématique de la photographie humaniste aux côtés, entre autres, de Robert Doisneau, Henri Cartier-Bresson et Willy Ronis.

MANUEL ALVAREZ BRAVO, *El Trapo Negro*, 1986

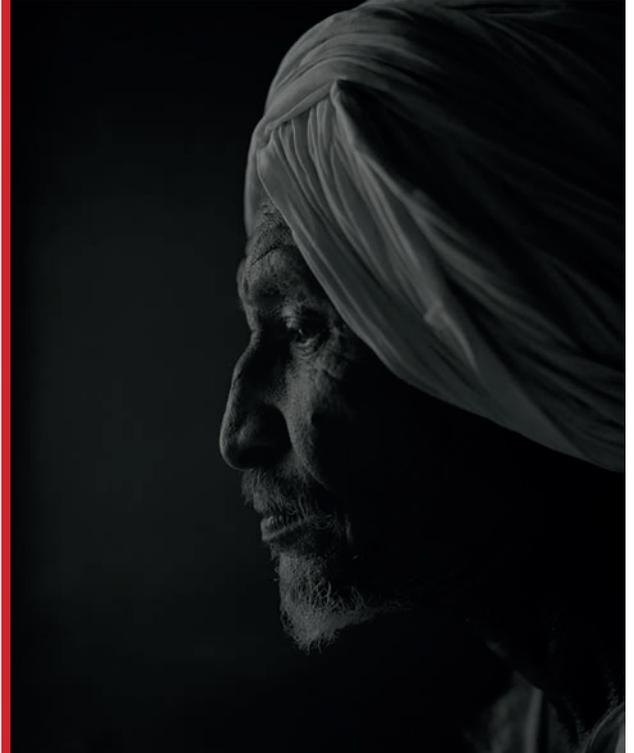
Manuel Alvarez Bravo a 84 ans lorsqu'il prend cette photographie. Sobrement intitulée "El Trapo Negro", l'image montre la poitrine généreuse et dénudée d'une femme portant un vêtement noir. En espagnol, "trapo" fait plutôt référence à un tissu utilisé pour le ménage comme un chiffon ou un torchon. Toute l'oeuvre de l'artiste mexicain est concentrée dans cette image : la poésie du surréalisme, la sobriété d'une approche documentaire et les formes généreuses d'une femme du peuple. Manuel Alvarez Bravo, alors au sommet de sa carrière, est considéré comme l'un des plus grands photographes d'Amérique Latine et du 20e siècle.



© Collection privée

CLAUDE IVERNÉ, *Abdel Maoula, Nomade sédentarisé de la tribu Kababish, éleveur et Paysan Métayer, El Khelewa, Shimalya, Nord Soudan, 2000*

Ce portrait d'un paysan nubien est réalisé au tout début d'une entreprise photographique qui perdure encore aujourd'hui. En 1999, Claude Iverné décide de suivre les traces d'une ancienne piste transsaharienne « Darb al Arab'in » ("la piste des quarante jours") qui le mènera de l'Égypte au Soudan. Sa fascination pour cette région peu connue du monde le conduira à y retourner fréquemment et à s'immerger dans sa culture, sa langue et son histoire au point d'être considéré aujourd'hui comme un spécialiste du sujet. Cette photographie aux tonalités subtiles inaugurent son usage très particulier du noir et blanc : des noirs profonds alliés à d'innombrables nuances de gris.



© Claude Iverné



© Alexandre Arminjon

ALEXANDRE ARMINJON, *Marbre, Naxos, 2018*

Cette photographie de marbre prise sur un site antique de l'île de Naxos en Grèce réunit les recherches esthétiques qu'Alexandre Arminjon mène depuis cinq ans, depuis qu'il s'est initié à l'art du tirage. Dans cet image minimaliste qui flirte avec l'abstraction, on y voit son goût pour les procédés alternatifs du tirage - ici, la solarisation -, son usage délicat du noir et blanc décliné dans un camaïeu de gris et sa fascination pour l'histoire, la philosophie et la spiritualité, lui qui voit la chambre noire comme un espace imaginaire propice à l'introspection.

L'énergie d'un premier chant

L'espace n'est pas immense, il n'a pas l'aspect colossal que peuvent avoir certaines salles de musées et pourtant, parmi les différentes propositions du moment à Paris, il rivalise et offre même une bouffée d'air frais, l'impression de voir des photographies rares et inédites grâce à un accrochage pensé avec soin.

Sans doute cette réunion d'œuvres, à la fois voisines et différentes sur certains plans esthétiques, est l'une des plus belles bénédictions que pouvait attendre ce nouveau lieu de la capitale, situé dans le troisième arrondissement, **Ithaque**, chambre noire partagée dédiée à la photographie argentique et qui dispose d'un espace d'exposition donnant sur la rue.

Quand nous pénétrons, à droite, d'abord, nous sommes saisis par une forme de panorama, sept photographies qui se parlent si bien entre elles que nous avons la quasi certitude d'une unité. Elles proviennent chacune d'une collection particulière et ont le même aspect chromatique, elles sont emplies d'un clair-obscur puissant et profond. Aussi, sur les sujets explorés, il y a quelque chose de l'ordre du sacré qui les relie. Ici une domestique en tablier prépare un bain. Elle est photographiée par Bill Brandt. Un acte banal en soi, mais finalement beau de cette banalité, de cette façon que peut avoir quelqu'un de se dévouer pour l'autre, car nous nous doutons, sans en être sûr, que cette baignoire attend une autre personne que cette domestique. À côté, Ralph Gibson cadre sur le col romain d'un prêtre en chemise noire, soulignant la dualité entre son autorité religieuse, une forme de pouvoir politique, et l'engagement d'une écoute que son rôle suppose. Un peu plus loin, Manuel Alvarez Bravo, magnifie avec son appareil photo les deux seins proéminents d'une jeune femme, dont on ne voit pas la figure, exactement comme sur la photographie du prêtre. Mêler ainsi la promesse du spirituel et la tentation charnelle, sans désigner de visage, est audacieux. Mais surtout, il est possible de lire cette réunion comme la rencontre d'extrémités inextricables du monde et qui sont complétées par les photographies suivantes : deux tulipes dans un vase prise par Jérôme Soret signifiant peut-être la dualité ou le tandem amoureux, trois enfants à la bouille sale et barbouillé de boue au milieu d'une rue fixés par Bill Brandt ou encore deux femmes élégantes, dont l'une brille littéralement comme une icône, célébrées par Édouard Boubat.

À gauche, les associations sont différentes. La première photographie, celle qui est tournée vers l'extérieur, visible depuis la rue, est une planche contact de trente deux poses. Elle agit d'abord comme le serment que nous allons trouver ici de la photographie argentique à l'heure où le numérique est omniprésent dans le monde. Mais elle est aussi un questionnement moral profond qui invite le spectateur à la réflexion quand il apprend le sujet représenté et lit le texte qui le complète. Cette planche contact de Jean-Philippe Charbonnier suit sur une journée la condamnation à mort d'un homme qui est accusé d'avoir

collaboré avec le régime de Vichy et qui est exécuté par un tribunal populaire à la sortie de la Seconde Guerre mondiale en France. Sur l'image, rien ne nous épargne. Nous voyons l'homme se faire tirer dessus par un groupe d'individus armés et nous observons quand son corps tombe avant d'être mis dans un cercueil.

Il fallait qu'à côté une photographie vienne apaiser l'esprit. Celle de Claude Iverné est parfaite. Une pyramide au milieu du désert soudanais, l'œuvre des pharaons noirs, massif bloc de pierres sombres qui forme un tombeau monumental et offre un réconfort sur sa condition de mortel en promettant une façon d'éternité. La photographie d'après est un visage de profil, celui d'un paysan nubien, les rides profondes creusées par des années d'expériences, l'air d'être plongé dans une réflexion vive, comme si le photographe avait réussi à capter cet instant précieux où l'être humain est enfoui en lui-même, tourné vers son intériorité et pense justement à sa condition énigmatique.

Les photographies de Claude Iverné épousent aussi une esthétique qui tranche avec le clair-obscur d'en face. Un gris doux, chaud, qui colore presque les images. Une esthétique relié à notre époque où la photographie en noir-et-blanc est peut-être davantage adoucie par ce procédé de tirage, renouvelant le choix perpétuel qui se présente au photographe d'utiliser ou non de la couleur.

Car cette exposition inaugurale à **Ithaque** possède aussi cette vertu : révéler les différents choix de la matière picturale né du tirage photographique en noir-et-blanc. Du côté des machines, des révélateurs, il y a enfin les photographies d'Alexandre Arminjon, le créateur du lieu. Adeptes de différentes expérimentations dans la chambre noire, dont la solarisation de l'image, Alexandre expose ces tirages poussés dans un certain extrême. On s'arrêtera volontiers sur cette représentation d'un site antique sur l'île de Naxos en Grèce où le procédé de solarisation utilisé par Alexandre nous interroge sur la dimension abstraite du motif et rappelle les imbroglis de l'histoire, l'épais manuscrit sans cesse recouvert de nouvelles phrases et de ratures que semble être le passé et notamment la culture grecque antique qui a eu son rôle sur la constitution de notre civilisation européenne. **Ithaque**, comme un port d'attache, comme une île bénie des dieux, tient justement son nom de cette culture d'origine puisqu'il s'agit aussi d'un refuge découvert par Ulysse dans l'Odyssée d'Homère. Un lieu sûr et qui célèbre la beauté. Avec cette exposition inaugurale, **Ithaque** a en tout cas entonné un premier chant qui sait pointer la splendeur et la misère des vies humaines, dans toutes leurs courses effrénées et leurs mystères.

Par Jean-Baptiste Gauvin

Le lieu

Ithaque est une **chambre noire partagée** ainsi qu'un lieu de **rencontre** et d'**exposition**



Situé au coeur du Marais, **Ithaque** est constitué d'un double espace : l'un transformé en laboratoire de tirages argentiques, l'autre destiné à accueillir des expositions de photographies.

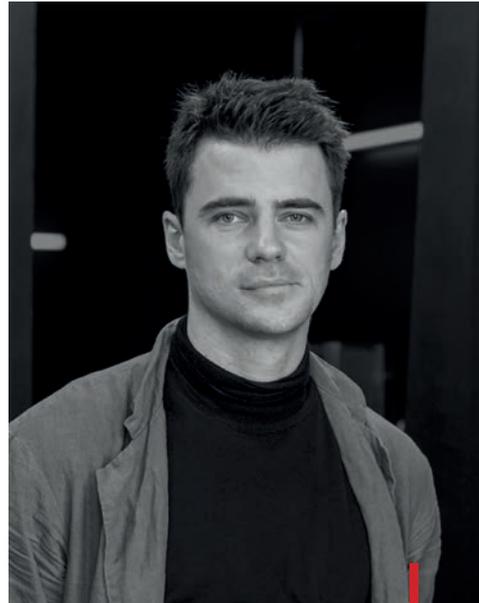
Ce lieu hybride a pour mission de perpétuer le savoir-faire lié à la photographie argentique en noir et blanc. Pour cela, **Ithaque** accueille des artistes-photographes réalisant eux-mêmes leurs tirages et qui sont à la recherche d'un lieu calme propice à la création et disposant de tout le matériel nécessaire.

Ithaque se présente ainsi comme un lieu d'échange, de création et de convivialité qui propose des expériences exclusives et sur-mesure autour de l'atmosphère d'une chambre noire (soirées privées, expositions, workshops, conférences...).

L'histoire

Inauguré en septembre 2020, Ithaque a été imaginé par **Alexandre Arminjon**, artiste photographe.

Né en 1984, Alexandre Arminjon est un photographe autodidacte adepte de la chambre photographique et des procédés alternatifs comme la solarisation. Son intérêt pour la spiritualité, l'histoire et le minimalisme l'amène à voyager en Grèce, en Iran et au Chili où les vestiges antiques émergent au milieu de paysages désertiques et intemporels.



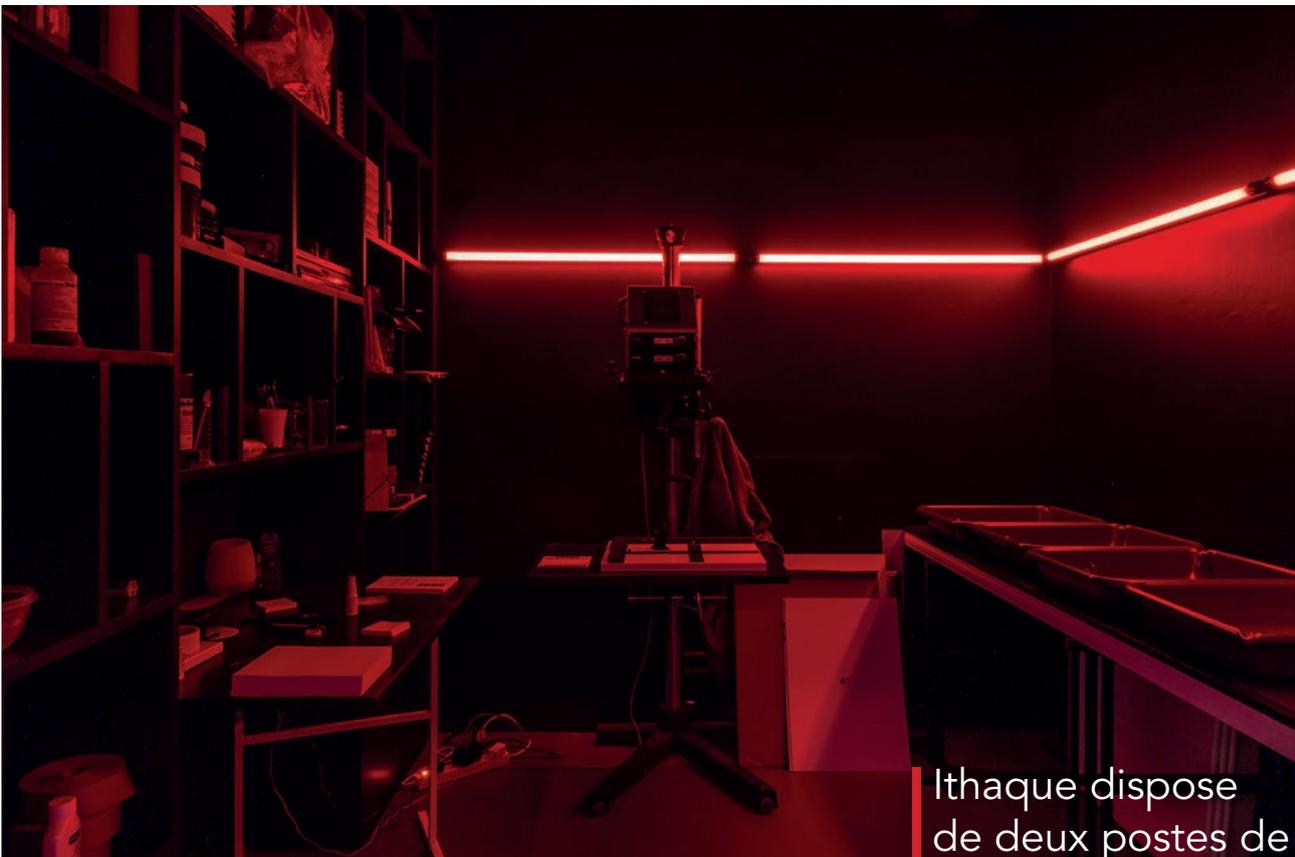
Alexandre Arminjon a participé à plusieurs expositions à la galerie Agathe Gaillard. En 2018, il fait partie des quatorze nommés au prix Nièpce et ses œuvres figurent aujourd'hui dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France. Alexandre Arminjon est membre du comité directeur de l'association Gens d'Images.

Pour plus d'informations sur son travail

www.alexandre-arminjon.com

Le fonctionnement

Le fonctionnement d'**Ithaque** est inspiré des résidences d'artistes. Tout artiste-photographe souhaitant se consacrer au tirage de ses images peut présenter une demande à Ithaque en expliquant son projet et en précisant la durée souhaitée de sa résidence (un minimum de deux semaines est exigée).



Ithaque dispose de deux postes de travail permettant à deux photographes de réaliser simultanément leurs tirages : l'un équipé d'un agrandisseur 20x25" et l'autre d'un agrandisseur 4x5".

Contact

ITHAQUE

5 rue des Haudriettes 75003 Paris

Ouvert le jeudi de 19h à 22h et sur rendez-vous

info@ithaque-paris.fr

+33 (0) 9 8401 3491

www.ithaque-paris.fr